

CHAPITRE VI.

LES PROPHÈTES.

§ I^{er}.

Voici ce qu'enseignait le dix-huitième siècle :

« Les juifs ne sont pas les seuls qui se vantent d'avoir eu des prophètes; plusieurs nations, les Grecs, les Egyptiens, etc., eurent aussi leurs oracles, leurs prophètes, leurs Nubim, leurs voyans. Les aruspices, les augures, les prophéties, tout cela se ressemble. Entre ce fatras de prédictions, on ne doit pas plus faire cas des unes que des autres¹. »

Telle est la décision du philosophisme. Il nie la possibilité de la prophétie, la prédiction d'événemens qui ne sont point encore arrivés, et s'obstine à ne reconnaître dans ces prévisions extraordinaires, qu'un concours de *hasards heureux*, qu'une finesse de tact particulière, qu'il nomme l'*art des conjectures* ou le *calcul des probabilités*². Mais ne voit-il pas qu'il se contredit

¹ Dictionn. philos. — Tolérance. — Philos. de l'hist.

² Dictionn. philos., art. Oracles.

lui-même? Il nous a dit que ces prophètes étaient « la plus vile espèce d'hommes qu'il y eût chez les Juifs; qu'ils ressemblaient *exactement* à ces charlatans qui amusent le peuple sur les places des grandes villes¹. » Comment donc possédaient-ils individuellement une science incomprise et transcendante, l'*art des conjectures*, le *calcul des probabilités*, dont tous les docteurs d'Europe, d'Asie et d'Amérique ne pourraient, réunis, nous procurer le moindre échantillon? Comment donc se fait-il que les Juifs aient conservé avec une si profonde vénération les écrits de ces hommes qu'ils tenaient pour *la plus vile espèce qu'il y eut*?

Déjà le sophisme s'est dévoilé; déjà le mensonge s'est condamné par ses propres paroles. Ne l'accablons pas de confusion : n'insistons point; usons de générosité. L'école voltairienne et ses rejetons, les beaux diseurs du collège de France, désavouent l'acception que d'après l'autorité des siècles, nous donnons au mot prophétie. Ils affirment que ces prédictions ne sont pas vérifiées. Quand on leur démontre leur accomplissement, ils répondent que les prétendues prophéties furent écrites après l'événement; car selon eux, il n'en peut être qu'ainsi. — « La prédiction de l'avenir est impossible. Comment une

¹ Bible expliquée. Esprit du judaïsme, chap. 9.

détermination qui n'est pas, pourrait-elle être prévue ou prédite?» — Sans doute il n'est pas, que nous sachions, d'agent de change courant en tilbury à la Bourse, de médecin, professeur de matérialisme à l'amphithéâtre, de gentillâtre campagnard, noble valet de ses chiens, de savetier sifflant au fond de son échoppe, qui soudain se mettent à annoncer que telle cité aujourd'hui florissante, sera dans tel nombre d'années détruite par un roi qu'ils appellent de son nom plus de deux siècles avant sa naissance. Mais si un homme s'était, il y a long-temps, levé au milieu du peuple, avait repris les vices de la foule, dévoilé la turpitude des grands; si, malgré l'animadversion publique, les menaces, les persécutions, il avait prédit les malheurs qui devaient fondre sur le pays; si, allant jusqu'à prévoir quel supplice lui réservent ces gens qu'il avertit, il n'avait pas moins persisté à leur annoncer la même vérité; si sa prédiction s'était accomplie dans ses moindres détails, que pensions-nous de cet homme? Que dirions-nous de la nature de son inspiration? — Cet homme et d'autres hommes semblables à lui par la pureté de leur cœur, la simplicité de leur foi, ont existé. L'événement a justifié leur prévision : c'est ce que nous allons bientôt démontrer.

Pour admettre rationnellement la possibilité de la prophétie, il suffit de croire à la Provi-

dence.—Un homme sait prophétiser, comme un pinceau sait peindre, dès qu'une intelligence supérieure le pousse. — Consultez à cet égard tous les penseurs du premier ordre, depuis Tertullien jusqu'à Newton; adressez-vous même à Machiavel, il vous répondra : « Je ne saurais en donner la raison, mais c'est un fait attesté par toute l'histoire ancienne et moderne, que presque jamais il n'est arrivé de grand malheur dans une ville ou dans une province, qu'il n'ait été prédit par quelques devinateurs ou annoncé par des révélations, des prodiges ou autres signes célestes. Il serait fort à désirer que la cause en fût discutée par des hommes instruits dans les choses naturelles et métaphysiques.... Il peut se faire que notre atmosphère étant, comme l'ont cru certains philosophes (Pythagore, Platon, saint Paul, Plutarque), habitée d'une foule d'esprits qui prévoient les choses futures, par les lois mêmes de leur nature, ces intelligences qui ont pitié des hommes, les avertissent par ces sortes de signes, afin qu'ils puissent se tenir sur leurs gardes. Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et toujours après ces annonces, on voit arriver des choses nouvelles et extraordinaires¹. » D'anciens livres chinois enseignent que le *Tien* ne frappe jamais de grands coups sur une nation

¹ Machiavel, *Discours sur Tite-Live*, liv. LVI.

entière sans l'inviter à la pénitence par quelque signe sensible. On lit dans le Chouking : « Quand une famille s'approche du trône par ses vertus et qu'une autre est prête à en descendre en punition de ses crimes, l'homme parfait en est instruit par des signes avant-coureurs¹. » Cette opinion est générale parmi les lettrés. On n'aura pas oublié que l'arrivée des Espagnols causa aux Américains moins de surprise que de frayeur ; la croyance presque universelle régnait chez eux qu'une grande calamité les menaçait, et leur serait apportée par une race de conquérans redoutables, venant des régions de l'est pour dévaster leur contrée. Dans un discours aux grands de ses états, Montézuma leur rappela les traditions et les prophéties qui, depuis long-temps, annonçaient l'arrivée d'un peuple qui devait prendre possession du pouvoir suprême².

Il n'est peut-être aucun de ces bouleversemens des empires, dont la violence entraîne la ruine et l'effusion du sang de plusieurs, qui n'ait été prévu de loin ; et pour ne parler que de notre patrie, les malheurs qui l'ont désolée furent, tant en France qu'à l'étranger, décrits avec des circonstances hors de toute probabilité humaine. — Plus de trente ans avant que l'on *battît monnaie*

¹ *Mémoires sur les Chinois*, t. I, p. 482, in-4°.

² De Solis, *Histoire de la conquête des Indes*. — Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. III, liv. V, p. 39, in-12.

à la place de Grève, en Allemagne, le vertueux Albert de Haller l'avait annoncé¹. Treize ans avant la révolution, au milieu de Paris, un prêtre, l'abbé Beauregard, prêchant à la cathédrale, saisi soudain d'une céleste inspiration, doué d'une vue vaticienne, quitta le style de la chaire, et dans des accens lyriques résuma l'histoire de la catastrophe à venir. Il dit le renversement de l'autel, le renversement du trône, l'abolition des fêtes, la spoliation des églises, les hymnes sanguinaires, les chants obscènes qui devaient frapper les voûtes du temple ; la déesse Raison, l'impudique Vénus, représentées en chair et en os, placées vivantes sur le tabernacle, recevant l'infâme encens d'abominables adorateurs². — L'agitation fut extrême dans l'auditoire. Au-dehors, ces prophétiques paroles furent taxées de démence ; même des ecclésiastiques blâmèrent cet excès imprudent de zèle. Le public en carrosse, le peuple des beaux esprits et des esprits forts s'ameuta. Ils crièrent au ministre du Seigneur comme autrefois les misérables enfans de Béthel à Elisée : « Allez, chauve ! » — Le temps de la justice divine arriva, traînés à la place de Grève, où l'on *battait monnaie*, pendant qu'on les liait à la fatale

¹ *Gazette littéraire de Göttingen*, 1759.

² *Abrégé des Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, t. I.

planche, ils purent jeter un dernier regard sur cette église qui avait retenti de l'avertissement du prêtre.

La cessation de la tourmente révolutionnaire, la rentrée de la famille fugitive des Bourbons, après l'élévation et la chute du colosse impérial, en particulier l'immense désastre de Moscou, la destruction de la plus puissante armée qui eût foulé la terre depuis la formation des peuples, ont été annoncés avec précision plusieurs années avant l'événement. — Elle fut prédite aussi notre dernière commotion politique; cette révolution sans exemple, où s'est presque rendue visible la main de la Providence; où, le lendemain d'une conquête merveilleuse de gloire et de rapidité (la prise d'Alger), le vainqueur est assimilé au vaincu, comme lui dépossédé; comme lui errant sur la terre étrangère; où, après deux nuits d'angoisses, d'horripilation, trois jours d'héroïsme et de férocité, de fraternité et de carnage, l'on voit la Belgique, l'Allemagne, la Pologne, l'Italie, le Portugal, la Suisse, l'Angleterre, atteintes de convulsions, la pâleur sur le front des rois, enfin des sceptres brisés et du sang répandu en Europe. — Ces secousses avaient été annoncées en divers lieux dans un ordre tantôt de succession, tantôt de contemporanéité, différences de forme qui, loin d'impliquer contradiction, attestent, au contraire, la véracité de la

prophétie, et sont en quelque sorte un nantissement pour garantir sa réalisation.

Qu'on étudie les mœurs antiques, qu'on remarque dans l'histoire la croyance universelle aux prédictions, et l'on reconnaîtra combien il est téméraire, même sous un rapport purement scientifique, de rejeter systématiquement la possibilité des prophéties. Citons à ce sujet quelques réflexions d'un de ceux qui ont poussé le plus loin et porté le plus haut les recherches sur l'inspiration prophétique: « Remontez aux siècles passés; transportez-vous à la naissance du Sauveur: à cette époque, une voix haute et mystérieuse partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas: l'Orient est sur le point de triompher; le vainqueur partira de la Judée; un enfant divin nous est donné; il va paraître; il descend du plus haut des cieux; il ramènera l'âge d'or sur la terre..... Vous savez le reste. Ces idées étaient universellement répandues, et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son Pollion, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée, par ordre de l'empereur Constantin. Certes, il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce cri du genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle au

lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffaçable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la quatrième églogue de ce poète, et vous ne trouverez pas de nouvelle édition ou traduction de Virgile qui ne contienne quelque noble effort de raisonnement et d'érudition pour embrouiller la chose du monde la plus claire.

» Le matérialisme qui souille la philosophie de notre siècle l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier celle de l'esprit prophétique, est tout-à-fait plausible en elle-même, et de plus la mieux soutenue par la tradition, la plus universelle et la plus imposante qui fût jamais. Pensez-vous que les anciens se soient tous accordés à croire que la puissance divinatrice ou prophétique était un apanage inné de l'homme? Cela n'est pas possible. Jamais un être, et à plus forte raison, jamais une classe entière d'êtres ne saurait manifester généralement et invariablement une inclination contraire à sa nature. Or, comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits sur cet avenir, et qu'il a des moyens de l'atteindre, au moins dans certaines circonstances.

« Les oracles antiques tenaient à ce mouvement intérieur de l'homme qui l'avertit de sa nature et de ses droits. La pesante érudition de VanDale et les jolies phrases de Fontenelle furent employées vainement dans le siècle passé pour établir la nullité générale de ces oracles, Mais, quoi qu'il en soit, jamais l'homme n'aurait recouru aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive en vertu de laquelle il les regardait comme possibles, et même comme existans. L'homme est assujéti au temps, et néanmoins il est par nature étranger au temps, il l'est au point que l'idée même du bonheur éternel, jointe à celle du temps, le fatigue et l'effraie. Que chacun se consulte, il se sentira écrasé par l'idée d'une félicité successive et sans terme: je dirais qu'il a peur de s'en-nuyer, si cette expression n'était pas déplacée dans un sujet aussi grave; mais ceci me conduit à une observation qui vous paraîtra peut-être de quelque valeur.

« Le prophète jouissant du privilège de sortir du temps, ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues de grands désastres séparées

du temps le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem à celle du monde. C'est encore ainsi que David, conduit par ses propres souffrances à méditer sur *le juste persécuté*, sort tout à coup du temps et s'écrie, présent à l'avenir : *Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté mes os; ils se sont partagé mes habits; ils ont jeté le sort sur mon vêtement.* (Psaume xxxi, 17.) Un autre exemple non moins remarquable de cette marche prophétique se trouve dans le magnifique psaume lxxi. David, en prenant la plume, ne pensait qu'à Salomon; mais bientôt l'idée du type se confondant dans son esprit avec celle du modèle, à peine est-il arrivé au cinquième verset que déjà il s'écrie : *Il durera autant que les astres!* Et, l'enthousiasme croissant d'un instant à l'autre, il enfante un morceau superbe, unique en chaleur, en rapidité, en mouvement poétique. On pourrait ajouter d'autres réflexions tirées de l'astrologie judiciaire, des oracles, des divinations de tous les genres, dont l'abus a sans doute déshonoré l'esprit humain, mais qui avaient cependant une racine vraie, comme toutes les croyances générales. L'esprit prophétique est naturel à l'homme et ne cessera de s'agiter dans le monde. L'homme, en essayant, à toutes les époques et dans tous les lieux, de pénétrer dans l'avenir, déclare qu'il n'est pas fait pour le temps, car *le temps est*

quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir. De là vient que, dans nos songes, jamais nous n'avons l'idée du temps, et que l'état de sommeil fut toujours favorable aux communications divines....

« Si vous me demandez ensuite ce que c'est que cet esprit prophétique que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai que jamais il n'y eut dans le monde de grands événemens qui n'aient été prédits de quelque manière... Mais, pour en revenir au point d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de Virgile manquât de beaux esprits qui se moquaient et de *la grande année, et du siècle d'or, et de la chaste Lucine, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant?* Cependant tout cela était vrai. Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, nommément dans les notes que Pope mit à sa traduction en vers du *Pollion*, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe. »

Ces idées, objet de jugemens si opposés, faisons-les suivre des remarques qu'elles suscitèrent il n'y a pas long-temps, à un rédacteur de la *REVUE DE PARIS*, feuille dont le témoignage sera d'autant moins suspect, que son scepticisme est plus connu.

« Plusieurs souriront, dit-il, à ces nobles efforts d'une intelligence supérieure travaillant à faire descendre quelques rayons de lumière sur

ce qui est, de sa nature, mystérieux et incompréhensible; car aujourd'hui, ce que l'on ne comprend pas, ou n'est pas, ou n'est que l'effet de subterfuges grossiers. C'est ainsi que nous contentons notre raison, cette souveraine jalouse qui ne veut relever que d'elle-même, ne croire qu'à elle-même, et qui pourtant se paie souvent de mots si vains, de si vaines apparences! Il vaut mieux accuser la tradition de six mille ans, convaincre d'erreur ou de mensonge les plus beaux génies qui aient éclairé l'humanité, que de ne point rejeter confusément les nombreux mystères que ne peut saisir la raison. Et que savons-nous pourtant autre chose que des phénomènes? Les causes que nous cherchons sans cesse, sans cesse nous échappent. Newton, et après lui l'illustre Laplace, ont réglé la marche et les perturbations du monde planétaire. Attraction, gravitation, pesanteur universelle, voilà de grands mots et imposans sans doute; mais quel sens portent-ils à votre esprit, s'il ne s'en contente pas? Newton, lui qui ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se découvrir, déclarait qu'il avait employé ce mot attraction pour rendre l'effet apparent, phénoménal; mais qu'il ne prétendait pas réduire ce mot à l'idée de cause mécanique, ignorant quelle était la véritable force motrice des planètes.

«Et que l'on demande aujourd'hui au premier écolier que l'on rencontrera, pourquoi les planètes s'attirent et se repoussent, il va vous répondre, avec une assurance qu'on ne peut assez admirer, que c'est en vertu des forces centripète et centrifuge. *Opium facit dormire, quia habet virtutem dormitivam.* Képler, qui traça les lois immortelles auxquelles il attachait son nom, était aussi religieux qu'il était savant. Ceux qui citent maintenant son nom avec le plus de respect, perdraient bien de leur estime pour lui, si on leur montrait les rêveries pythagoriciennes qu'il traversa pour arriver à ses prodigieuses découvertes. Et que sont ces nouveaux faits de somnambulisme qui se produisent en abondance, contre lesquels se révolte la science matérialiste, mais qui prendront bientôt place dans les registres de la science nouvelle, et qui viennent avec tant d'autres causes hâter la révolution dont est menacé le vieux monde savant?»

On aurait dû, à ce qu'il semble, être rendu plus modeste par le mépris où sont tombées les pauvretés scientifiques sur lesquelles s'appuyait la critique du siècle dernier. MM. Letroune, Biot et Champollion, procédant tous les trois par des voies différentes, ont réduit à leur juste valeur cette formidable antiquité des monumens égyptiens qui écrasait de son poids les six mille années

de la Bible, en même temps que les immortels travaux de notre grand Cuvier rétablissaient, selon l'ordre de la Genèse, les époques successives de la création.

« C'est une chose singulière aussi que ce soit précisément à l'époque où la manie de prédire l'avenir s'est emparée de tant de gens, où il n'est personne qui, mécontent du présent, ne plonge dans des jours qui ne sont pas encore et qu'il arrange à sa guise; que ce soit, dis-je, à cette époque que l'on s'obstine le plus à méconnaître le don de la vision prophétique accordé jadis à quelques hommes! En vain voyons-nous tous les peuples anciens se réunir dans la créance commune aux oracles; en vain de notables et signalés accomplissemens des oracles antiques sont-ils venus donner raison à ce besoin sans cesse renaissant et sans cesse éprouvé de l'esprit humain, il est reçu aujourd'hui de n'en tenir aucun compte. Et ce n'est pas là une de nos moindres inconséquences¹. » — En effet, l'univers reconnaît un auteur suprême de toutes choses. On consent à croire que sa parole a produit ces astres innombrables qui gravitent harmonieusement dans l'espace, et l'on hésite à admettre qu'il puisse donner à un homme, pour un temps, la connaissance de faits qui n'existent point encore?

¹ *Revue de Paris*, t. LIV, n° 3, 15 sept. 1833.

Singulière bizarrerie de notre orgueil! Toutefois, que l'on avoue ou que l'on conteste la possibilité de la prédiction, son existence n'en reste pas moins démontrée. — Il n'est pas ordinaire que des îles sortent tout écloses de l'Océan, et rentrent dans son sein comme des poussins sous l'aile de leur mère; pourtant cela s'est vu. — La science nomme ces accidens, phénomènes terrestres. — Il en est de même des prophéties: elles ne paraissent pas à jour fixe, par époques lointaines ou rapprochées; mais elles viennent. — Ce sont des phénomènes humains. — Il ne serait point indigne de nos méditations de rechercher cette faculté providentielle, retenue, endormie et garrottée dans l'homme, et ne pouvant s'éveiller que lorsqu'un moteur surnaturel la remue. Mais combien de mystères impénétrables autour de nous. Pourtant un fait existe qu'on ne saurait nier. Depuis le commencement de l'histoire certaine jusqu'à l'arrivée du Messie, toutes les nations paraissent, à diverses époques, tourmentées du besoin de s'enquérir de l'avenir, et demandent à quelques hommes la connaissance des événemens futurs que Dieu seul pouvait leur donner. On a donc cru aux prophètes. Cette intuition surhumaine qui transporte l'âme au-delà du temps actuel, a donc semblé supérieure seulement, et non point contraire à notre nature. — La prophétie n'est pas plus malaisée en un siècle

qu'en un autre ; il est à observer cependant que de nos jours elle est moins attendue, moins authentique que sous l'ancienne loi. Sans doute parce qu'elle est moins utile. Depuis la venue du Christ, les oracles se sont tus ; la prophétie a cessé d'être urgemment nécessaire ; elle ne préoccupe plus le genre humain, car elle ne le concerne plus tout entier. Elle ne s'étend jamais qu'à une famille, une cité, un royaume.

Cet important sujet mériterait un traité spécial. Nous ne pouvons ici l'entreprendre ; du moins, de toutes les considérations qui précèdent, il résultera pour ces hommes obstinés à ne rien voir que de physique et de matériel dans les lois qui régissent la société, qu'il n'est point déraisonnable, comme on l'avait prétendu, d'admettre des causes intelligentes au-dessus de notre analyse, et dont les effets sont peut-être, à leur tour, cause des lois par nous connues. L'histoire individuelle des hommes, l'observation de l'humanité collective, l'ensemble de l'univers, présentent dans ce que nous en pouvons saisir, d'inconcevables grandeurs et de misérables petitesse ; sur tous les points, à chaque degré, se rencontrent l'incompréhensible, le mystère. Notre vanité subit plus d'une humiliation, dans cette étude où le contraste des deux natures, mortelle et céleste, est flagrant ; mais aujourd'hui surtout que la philosophie historique cherche avidement dans

les faits de l'humanité, la connaissance des règles supérieures, des voies de la Providence ; que les idées de Giambatista Vico, d'Herder, de Charles Bonnet, de Césaire, ont obtenu de larges concessions ; que la savante et chrétienne jeunesse avoue l'action médiante et constante du Créateur dans le sort des empires ; qui pourrait trouver irrationnel le don de prophétie avec ses diversités, ses limites, ses formules, parfois peu accessibles à la foule, et en cela même, plus semblables aux grandes vérités qui furent souvent la conquête de l'homme et le prix du travail auquel il est assujéti ? On ne doit point rejeter avec un mépris aveugle les idées d'avertissement qui ne tiennent plus de la seule expérience, de l'observation du passé ; mais qui naissent spontanément d'une suggestion surnaturelle. Qu'on veuille remarquer que les plus grands génies portèrent le plus haut les croyances si légèrement taxées de superstitions. Tous les hommes qui, bienfaiteurs ou fléaux de l'humanité, furent les instrumens particuliers de Dieu, eurent le pressentiment, sinon la conscience, de la mission qu'ils allaient accomplir. Ils crurent à la puissance extraordinaire mise en eux. Bien que leur orgueil, leurs passions, voulant se l'approprier, l'aient diversement nommé leur génie, leur astre, leur destin ; ils se reconnurent sous une influence étrange, fatidique ou providen-

tielle. — De là, l'invincible assurance de Nabuchodonosor, de Cyrus appelé par son nom, de Cambyse, d'Alexandre, qui se vit désigné dans les prophéties des Hébreux, honora le pontife de Jérusalem et le Dieu d'Israël. De là ce mot de César au nautonnier effrayé par la violence de la tempête : — « *Quid times, Cæsarem vehis ?* » De là, l'insouciance d'Attila, le fléau du ciel, pour les plans de campagne, et son expressive réponse au pilote lui demandant sur quels parages il fera voile. — « *Quò deus impulerit !* » De là, l'étonnante tenacité de Sylla ; de là, l'inébranlable conviction de Mahomet, que — « *le temps de l'Arabie est venu.* » De là, les gigantesques entreprises de Charlemagne ; de là, les promenades triomphales de Genghis-khan ; de là encore, la foi superbe de Napoléon à un instinct mystérieux, qui le laissait calme et paisible au milieu du carnage ; attendant que l'inspiration de la victoire lui marquât le moment d'agir. — Qu'on réfléchisse sur un nombre infini de faits de ce genre, et l'on sera moins prompt à repousser toutes les explications qui ne peuvent se réduire en chiffres. Enfin que l'on adresse cette simple question : — « Si jamais l'homme n'eût annoncé l'avenir, la croyance aux prophéties serait-elle universelle ? » Nul n'osera répondre oui.

leur être leur destin ; ils se reconnaissent sous une influence étrange, fatidique ou providen-

§ II.

L'esprit de l'homme, agité incessamment, se tourne vers l'avenir, comme sur la route de sa patrie immortelle, et pour s'y élancer n'a besoin que d'être un instant soulagé des liens charnels. Il se tient prêt à la prophétie. — Mais quand il a parlé, comment reconnaître ses paroles ? A quelles marques distinguer les fausses prédictions, des prédictions véritables ?

Ecoutez l'enseignement de l'Éternel par la voix de Moïse. « Si un prophète vient vous parler en mon nom et que ses prédictions n'arrivent point, vous saurez que le Seigneur n'a point parlé, et que cet homme n'a suivi que l'orgueil et que la présomption de son cœur¹. »

« Lorsqu'un prophète aura prédit la paix et qu'elle arrivera en effet, dit Jérémie, on reconnaîtra que le Seigneur a vraiment envoyé ce prophète². »

Donc le signe céleste de la prophétie est son accomplissement. — Jusque-là, elle n'a qu'une valeur relative ; la vertu, la sainteté de l'homme dont elle sort.

Avant de discuter l'autorité historique des prophéties en démontrant leur accomplissement,

¹ Deut., XVIII, 22.

² Jérém., XXV III, 9.